



Yves Boisvert (1950-2012) : une conscience critique¹

COMMUNICATION D'ÉRIC BROGNIET
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 AVRIL 2022

*Quand on a traversé l'Atlantique à la nage,
on ne voit pas l'intérêt de patauger dans une cuve.*
– Yves Boisvert.

Il était né en 1950 à L'Avenir, dans la banlieue de Drummondville, en Estrie, dans l'Est du Québec, région qu'il appelait le *Piémont appalachien*. Nous nous sommes fréquentés plus d'une fois, à Trois-Rivières, à Montréal, à Namur, chez lui, chez moi...



Chez Yves Boisvert, Sherbrook, 1998².

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/hj1ZpCC5fGY>

² Toutes les photos illustrant cette communication sont la propriété de l'auteur.

Un hiver, à Sherbrooke où il résidait alors, je lui rendis visite. L'un de ses amis, géographe, m'apprit — car nos conversations largement arrosées ne portaient pas que sur la poésie ou la politique, nos curiosités respectives ayant un spectre incluant aussi bien l'Histoire que l'astronomie ou la géologie — que le plissement hercynien qui a donné lieu, il y a 500.000.000 d'années, à la formation du massif volcanique ardennais, se prolongeant sous l'Atlantique au large du Maroc, aboutissait au massif des Appalaches : Charleville et L'Avenir étaient donc *volcaniquement* reliés !



Yves Boisvert au Musée Rimbaud, à Charleville-Mézières, 1999.

Yves Boisvert nous a quittés, bien trop tôt, le 23 décembre 2012.

D'aussi loin que mémoire soudaine
les pas du cœur sont comptés
ma jeunesse en cendres, la voilà
à présent je viens à vous
aimez-moi

Voyez, les traces aux semelles
c'est tout ce qui reste
n'en soyez pas étonnés
la foudre rejoint partout
ceux qu'elle aime
épargnant aux autres
tel malheur
ou certaines vérités

Tous, ici, tous ceux qui habitent la peine
et que la peine habite
aimez-moi comme on aime sa patrie
à travers les murs au-delà des flammes
en l'espace d'un oiseau tranchant sa clarté
de l'océan jusqu'aux larmes
pleurez-moi, que je sois consolé

Je viens à vous, aimez-moi
avant la fin du monde
si le monde se meurt
je pars avec lui
Aimez-moi j'arrive à vous
afin de n'être pas étranger

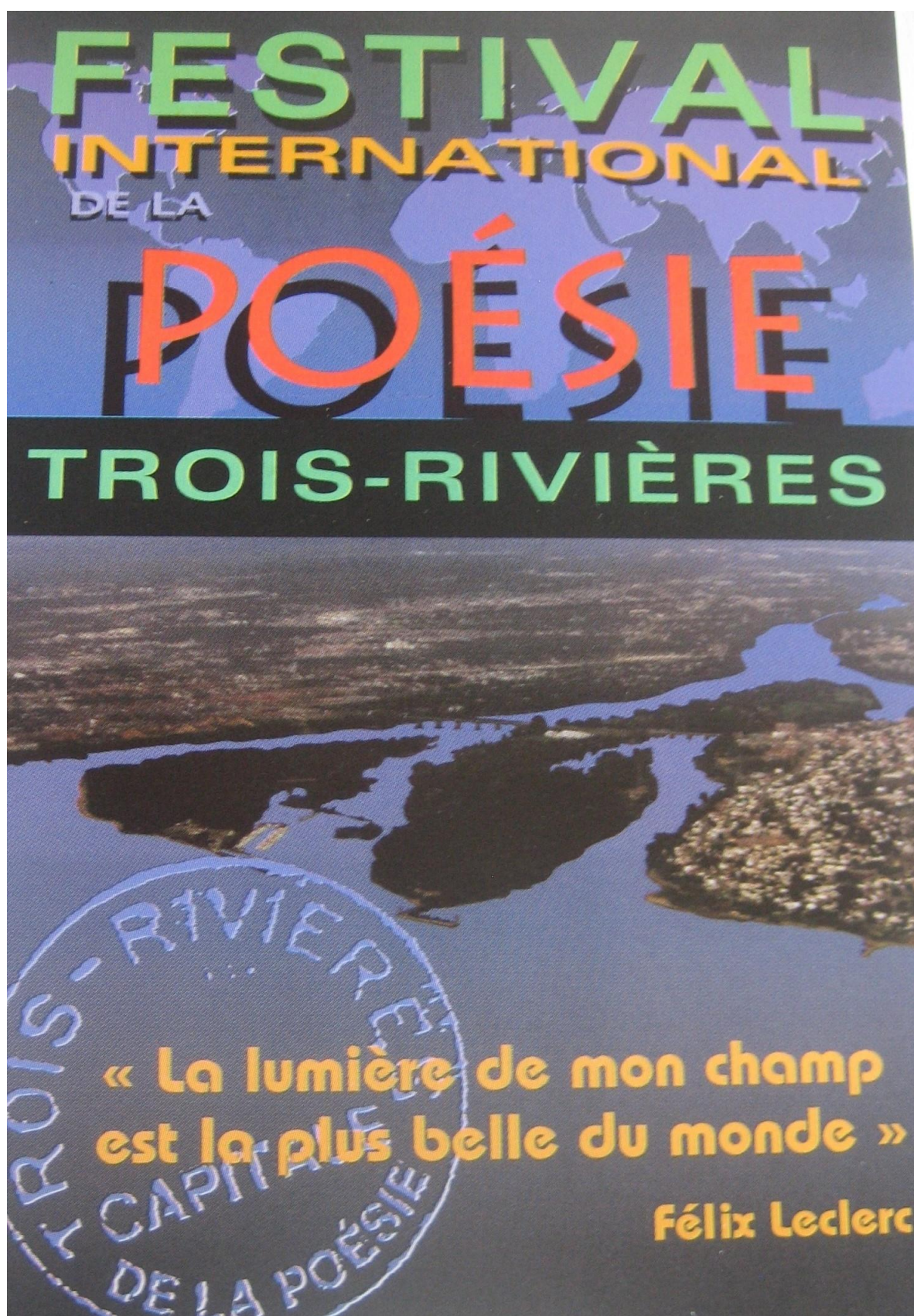
À défaut d'espoir
et de rêve
faites qu'à l'horizon déchirant
de mon âme
se lèvent des firmaments constellés
et qu'au grand jour
éperdument
je vous aime
comme on n'aime plus³.

³ Yves Boisvert, *Aimez-moi*, Montréal, XYZ éditeur, 2007.



Yves Boisvert et l'auteur, Charleville-Mézières, 1999.

La bibliographie d'Yves Boisvert est importante : du premier volume, publié aux Écrits des Forges : *Pour Miloiseau* (1974) et la même année, *Mourir épuise*, à *Bang* paru chez le même éditeur (2002), il est l'auteur d'une œuvre poétique majeure du corpus littéraire québécois, et pourtant relativement *occultée* au sein de la poésie de la Francophonie. En 2008, il publie *Quelques sujets de Sa Majesté – radio roman d'hyperréalisme sémantique*. En 2011, *Classe moyenne* et *Une saison au cœur de la reine*. En 2012, *Allégorie de la taverne*. Toujours la même année, une soirée d'hommage lui est dédiée au café *Le Zénob*, à Trois-Rivières, haut lieu des lectures du Festival international de poésie. Plusieurs auteurs et poètes sont présents pour lui rendre hommage. À cette occasion, Yves lira un de ses poèmes : ce sera tout juste un mois avant son décès. En 2013 puis 2014 sont publiés à titre posthume *Une saison en paroisses mauriciennes* et un *Coffret Yves Boisvert* et en 2021, les *Raisonnements poétiques canadiens*.



En ce qui concerne la réception de son œuvre hors Québec, Yves Boisvert n'est pas un cas isolé. Ce n'est pas non plus un cas récent : la question est ancienne. Celui que l'on considère comme le poète national du Québec, Octave Crémazie (1827-1879), avait ouvert, avec son frère, la première librairie de la ville de Québec. Il fait faillite en 1862. Il s'enfuit à Paris et s'y installe sous un autre nom, Jules Fontaine. Sa correspondance avec l'abbé Casgrain révèle déjà un certain malaise à propos de la place de la littérature canadienne de langue française vis-à-vis de la France de l'époque : « Si notre langue avait été iroquoise ou huronne, constate-t-il, les Français auraient été plus attirés par nos écrits. » Il n'y a pas que la position périphérique d'un poète du Québec pour expliquer ce *décentrement* : ayant toujours joint les actes à la parole, Yves Boisvert cultivait un certain art de déplaire, fait de provocation et de franc-parler, sous lequel se dissimulait un homme d'une sensibilité et d'une pudeur à vif pour celui qu'il autorisait à entrer dans le cercle de ses quelques amis. Il avait écrit dans son triptyque *Les Cultures décentrées* : « Ma condition résulte d'une guerre / Entre ce que je suis / Et ce que le monde dans lequel je me trouve / Me suppose être » (*Mélanie St Laurent*). Cette description à portée sociale et politique valait aussi pour son auteur.



Éric Brogniet, André Schmitz et Yves Boisvert, Aubange (Messancy), 1999.

L'œuvre dénote une conscience critique qui échappe continuellement aux petits jeux littéraires par la radicalité politique, linguistique et esthétique mais aussi sociale de ce militant indépendantiste de la première heure qui connut l'arrestation politique. Le poète-libraire trifluvien Guy Marchamps me dit de lui :

Je sais que Yves a beaucoup lu. Sa culture était phénoménale. Ce qu'il a lu exactement, je ne saurais te le dire avec précision. Mais il a sans doute fréquenté des écrivains pamphlétaires comme Paul Chamberland et aussi, presque assurément, Pierre Vallières, avec entre autres son fameux *Nègres blancs d'Amérique* que beaucoup de Québécois ont lu. Il était bien sûr

sensible à la poésie de Miron avec toutes ses revendications indépendantistes. Il a aussi sans doute lu les virulents pamphlets de Pierre Falardeau qui est venu un peu plus tard. Du côté des ancêtres, je suis à peu près certain qu'il a fréquenté Arthur Buies (1840-1901), un écrivain qui n'avait pas la langue dans sa poche et qui a eu maille à partir avec « notre très sainte mère l'Église ». A-t-il eu des accointances marxistes qui auraient pu l'influencer ? Je n'en sais rien. Je ne sais pas non plus s'il a lu Arendt et Gramsci. Il possède une maîtrise de l'Université du Québec à Trois-Rivières. C'est donc possible. Le poète Gatien Lapointe qui lui a enseigné a fort probablement eu une influence sur lui. En ce qui concerne son rapport à la *Révolution tranquille*⁴, tout ce que je sais, c'est que lors des événements d'octobre 1970, il s'était fait réveiller par un policier qui pointait sa figure avec une mitraillette. Il habitait alors à Montréal. Je crois qu'on l'avait amené au poste de police pour l'interroger. C'est donc que la police le soupçonnait d'avoir des sympathies avec le FLQ (Front de libération du Québec). Il connaissait bien Francis Simard, un des ravisseurs du ministre Pierre Laporte. J'ai connu moi-même Simard au début des années 2000, un être adorable, un maniaque des livres (il avait eu beaucoup de temps pour lire en prison). (...) Il était très copain avec le romancier Louis Hamelin (un écrivain important au Québec)⁵.

Yves Boisvert m'a confirmé personnellement les circonstances de son arrestation par la Sûreté du Québec mentionnées ici. Qui lui a peut-être inspiré plus tard cette assertion libertaire : *Quand le poète n'est pas au monde, c'est qu'il est ailleurs. Il faut le trouver, dit la police*⁶.

⁴ L'expression *Révolution tranquille* désigne une période de réformes importantes et de modernisation de la société québécoise dans les années 1960. Elle manifeste une rupture par rapport à la période historique précédente, celle de la *Grande Noirceur* sous le gouvernement Duplessis marquée par la domination et l'influence de l'Église. La vie politique au Québec se caractérise alors par l'émergence du mouvement souverainiste (indépendantiste). Voir : <https://www.itum.qc.ca/wp-content/uploads/2020/05/Sec.4-La-r%C3%A9volution-tranquille-et-ses-effets.pdf>

⁵ Guy Marchamps, extrait d'une correspondance électronique du 22 avril 2021.

⁶ Yves Boisvert, *Raisonnements poétiques canadiens*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2021, p. 22. Note liminaire de Bernard Pozier. Texte établi par Bernard Pozier, à partir de la photocopie d'un tapuscrit annoté par Yves Boisvert daté de mai 1985. Édition réalisée avec l'aimable autorisation de Dyane Gagnon.



Yves Boisvert

Quant aux influences éventuelles d'une critique marxiste, il apparaît que la *Révolution tranquille* a vu se développer, dans les années soixante, à travers les revues *Liberté* et *Parti-Pris*, une revendication pour une critique moins impressionniste et plus scientifique, capable de justifier le nouveau concept de littérature québécoise. En témoignent par après les revues *Études françaises*, *Études littéraires* ou *Voix et images du pays* qui publient des critiques québécois formés en France et qui « impriment à leurs travaux sur la littérature québécoise des exigences théoriques liées aux grands courants de la critique contemporaine. La sociologie marxiste de Georg Lukács et de Lucien Goldmann inspire Jean-Charles Falardeau. André Brochu applique aux textes québécois la thématique structurale de Georges Poulet ou de Jean-Pierre Richard, eux-mêmes nourris par les travaux de Gaston Bachelard. Gérard Bessette transpose la méthode psychocritique de Charles Mauron à l'étude d'écrivains québécois. Dans chacun des cas, la critique littéraire s'appuie sur le prestige nouveau des sciences humaines (linguistique, anthropologie, psychanalyse, etc.) pour rompre avec les vieilles méthodes de l'histoire littéraire et de la critique traditionnelle. Il s'agit à la fois de dégager les structures profondes des œuvres sur le plan thématique ou formel et d'élargir leurs interprétations en les rattachant tantôt à de grands mythes universels, tantôt à des idéologies qui renvoient au contexte historique et social du Québec. Cette nouvelle critique se développera de façon beaucoup plus large au cours de la décennie suivante⁷ ».

Enfin, sa fréquentation des écrits d'Arthur Buies, contemporain d'Octave Crémazie, montre qu'Yves Boisvert fait bien partie, à sa manière, de l'histoire littéraire d'une nation en train de se construire : « La période qui va du début du régime anglais à la fin du XIX^e siècle présente une série de textes souvent épars dont le dénominateur commun est de servir à construire la nation et, de façon plus immédiate, de s'adresser à un lecteur d'ici.⁸ » Le *Parti patriote* et *Les Fils de la Liberté* qui réclament en 1834 une indépendance de la colonie francophone du Canada le font d'un point de vue culturel, linguistique, politique... et, suite au rejet de leurs revendications par la Grande Bretagne, passent à une action armée qui, mise en échec, conduit au rapport Durham de 1839 prônant l'assimilation pure et simple des francophones par la majorité anglophone du Canada. Buies et Crémazie sont des représentants de cette littérature francophone à fonction politique, « renforcée par la nouvelle vision du monde romantique selon laquelle le poète, sans être forcément un mage comme en France, se sent désormais investi du pouvoir d'éclairer et d'unifier sa patrie⁹ ». Quant à Louis Hamelin (1959), il fait partie d'une génération d'écrivains postmodernes à laquelle appartiennent aussi Yolande Villemaire, Sylvain Trudel, Guillaume Vignault, Christian Mistral, Victor Lévy-Beaulieu, Gaëtan Soucy ou Nicolas Dickner. Leurs écrits, d'une architecture complexe, avec un goût certain pour les jeux formels et la question de l'identité subjective se déroulent sur fond de violence, de chaos, de ruptures et d'errances : « La réalité quotidienne y est pleine d'énigmes, enveloppée dans une atmosphère inquiétante et saturée de références littéraires¹⁰. » Ils sont le reflet d'une crise à la fois de civilisation et d'une identité nationale contrariée.

L'œuvre d'Yves Boisvert fait donc partie d'une tendance pamphlétaire et polémique présente dans la littérature québécoise, dont témoigne, au début des années soixante déjà, la revue *Parti pris* :

⁷ Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Narout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2014, p. 418.

⁸ *Ibidem*, p. 57.

⁹ *Ibidem*, p. 57.

¹⁰ *Ibidem*, p. 552.

Les textes des jeunes intellectuels de *Parti pris*, élaborés autour de l'agonistique et du polémique, théâtre de violence et de luttes entre classes et entre valeurs à l'intérieur du champ social, représentent un cas singulier de la parole pamphlétaire québécoise circonscrite au contexte des années 1960. (...). La visée politique révolutionnaire mise de l'avant par la revue est certainement celle qui a réussi le mieux à regrouper ses membres autour de l'identité québécoise (politique, économique, littéraire, artistique et culturelle). Parmi eux, Paul Chamberland, dont les textes varient de l'éditorial à la poésie, et Pierre Vallières avec son essai autobiographique *Nègres blancs d'Amérique*, sont peut-être les plus représentatifs de leur époque et des enjeux autour desquels gravitait la génération *Parti pris* (...)¹¹.

On ne peut comprendre l'œuvre d'Yves Boisvert sans en référer au contexte historique et politique de l'époque :

Quand Pierre Vallières écrit *Nègres blancs d'Amérique* en 1968, on est en pleine période de décolonisation. Albert Memmi a publié *Portrait du colonisé* en 1957, et Franz Fanon, *Les Damnés de la terre* en 1961. Au Québec, les intellectuels qui lisent et écrivent dans les revues de la période, *Parti pris* par exemple, sont séduits par la possibilité d'articuler un discours socialement plus égalitaire (voire socialiste ou, en tout cas, dit de gauche) et un discours nationaliste. Le nationalisme, fort critiqué depuis la Deuxième Guerre mondiale — ailleurs parce qu'associé au fascisme et à divers mouvements conservateurs et ici parce que manipulé par Duplessis —, le nationalisme, donc, pouvait, dans ce nouveau contexte de décolonisation, devenir un discours émancipateur (de gauche ou progressiste). Pour construire le Québec dont ils rêvent, les intellectuels des années 1960 offrent à leurs contemporains une certaine lecture de leur présent, mais aussi de leur passé. Ces représentations, ces constructions symboliques ne visent pas à décrire la réalité. L'objectif est plutôt de rassembler, de mobiliser, de faire agir un groupe donné, en l'occurrence les Canadiens français que l'on a commencé à désigner comme des Québécois¹².

Le livre de Vallières, bien qu'historiquement critiquable à propos du parallélisme qu'il établit entre la condition des Noirs américains et celle des Canadiens français — leur histoire respective étant assez différente — était au programme des lectures dans les Cégeps¹³ des années septante. Il a donc exercé une réelle influence dans la construction d'un mythe fondateur pour le mouvement indépendantiste québécois qui succède à la période de la *Révolution tranquille*. Et l'on ne peut nier que jusqu'alors la condition des Canadiens français était économiquement et socialement inférieure à celle des Canadiens anglophones : « Comparés à d'autres groupes ethniques, les francophones sont moins riches, moins souvent propriétaires de leur logement, moins bien payés pour les salariés

¹¹ Marc-André Lajeunesse, *La Parole pamphlétaire chez deux «partipristes» : Paul Chamberland et Pierre Vallières*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2014. Thèses et mémoires électroniques de l'Université de Montréal, Faculté des Arts et des Sciences, Département des littératures de langue française. Directeur de recherche : Gilles Dupuis. https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/11630/Lajeunesse_MarcAndre_2014_memoire.pdf?sequence=2&isAllowed=y

¹² Fernande Roy, *Nègres blancs d'Amérique ?*, Montréal, revue Liberté, *Mythes 1959-2009*. Volume 51, numéro 3 (285), septembre 2009.

¹³ Cégep : Acronyme de « Collège d'enseignement général et professionnel ». Au Québec, c'est un établissement d'enseignement public où est dispensé le premier niveau de l'enseignement supérieur.

ou encore propriétaires de plus petites entreprises, etc.¹⁴. » Et l'on a vu plus haut que, dès 1839, les rapports de force politiques au Canada n'étaient pas en faveur des francophones bien au contraire. L'influence exercée par l'ordre orangiste sur la société canadienne par exemple était puissante : elle visait à éradiquer la langue et la culture françaises aussi bien que le catholicisme¹⁵. Quant à l'influence de l'Église catholique sur la société, elle fut étouffante jusqu'à la fin du régime de Duplessis, bien que le rôle des Jésuites ait permis de maintenir la langue française dans certaines provinces du Canada. Mais l'Église contribua surtout à exercer une censure intellectuelle :

Recteur de l'Université Laval, M^{gr} Camille Roy indiquait aux établissements d'enseignement, dans son manuel de littérature canadienne-française, les livres à lire et à proscrire. Parmi ces derniers figuraient ceux d'Arthur Buies et de Jules Fournier. Lire, la majorité de la population n'avait aucune chance de pouvoir le faire. Les collèges, qui détenaient les clés du savoir, ne leur étaient pas ouverts. Cela était vrai à plus forte raison pour les femmes. Le peuple était prié de s'en tenir à la lecture du petit catéchisme, lequel nécessitait moins d'être lu qu'appri par cœur pour ensuite être ânonné¹⁶.

Entre collages surréalistes, mélanges formels, formules-choc, utilisation d'un langage populaire et d'expressions typiquement québécoises¹⁷, critique socio-politique et lutte des classes, quelques titres choisis témoignent d'un impact indéniable dans le parcours d'écriture de l'auteur : *Manifeste : jet, usage, résidu*, écrit en collaboration avec Bernard Pozier et Louis Jacob (1977) ; *Gardez tout* (1987), qui obtint le prix du Journal de Montréal et à partir duquel le cinéaste Robert Desfonds réalisa le film *Je ne suis pas rockeur, j'écris* ; *Aimez-moi* (1994) ; *Poèmes de l'Avenir*, réédité sous label de l'Orange bleue, la même année, qui avait obtenu le prix du Journal de Montréal en 1988 ; les nouvelles de *Le gros Brodeur*, parues chez XYZ (1995) ; *Bang*, écrit à l'issue des attentats du 11 septembre 2001 à Manhattan ; *Romans de la poésie* (2005) et puis une trilogie devenue culte, *Les Cultures périphériques*, publiée aux éditions d'Art Le Sabord, dirigées par le plasticien Denis Charland (1949-2021) : *Les Chaouins: paysage d'une mentalité*, la *Pensée niaiseuse ou les aventures du Comte d'Hydro* et *Mélanie Saint-Laurent*. *Les Chaouins* n'est pas un roman. Il raconte plutôt une histoire, ou une série de petites histoires au sujet de déshérités surgis du fond des rangs de campagne¹⁸ : « Magouas, bozos et autres sans-dessein peuplent le tiers-monde de l'arrière-pays où la mentalité minoritaire vaut ce que vaut le territoire : du sable, du débris, de la rouille », nous dit Yves Boisvert à propos de cette population décrite dans le premier volume de cette trilogie hors du commun.

Venu de L'Avenir, Yves Boisvert, écrivain depuis 1973, fut également un des fondateurs du *Festival international de la poésie*, pour lequel il travailla pendant quelques années. Il vécut ensuite à Montréal, puis à Sherbrooke, avec sa compagne Dyane Gagnon, diplômée en arts plastiques et en graphisme,

¹⁴ Fernande Roy, *op. cit.*, p. 37.

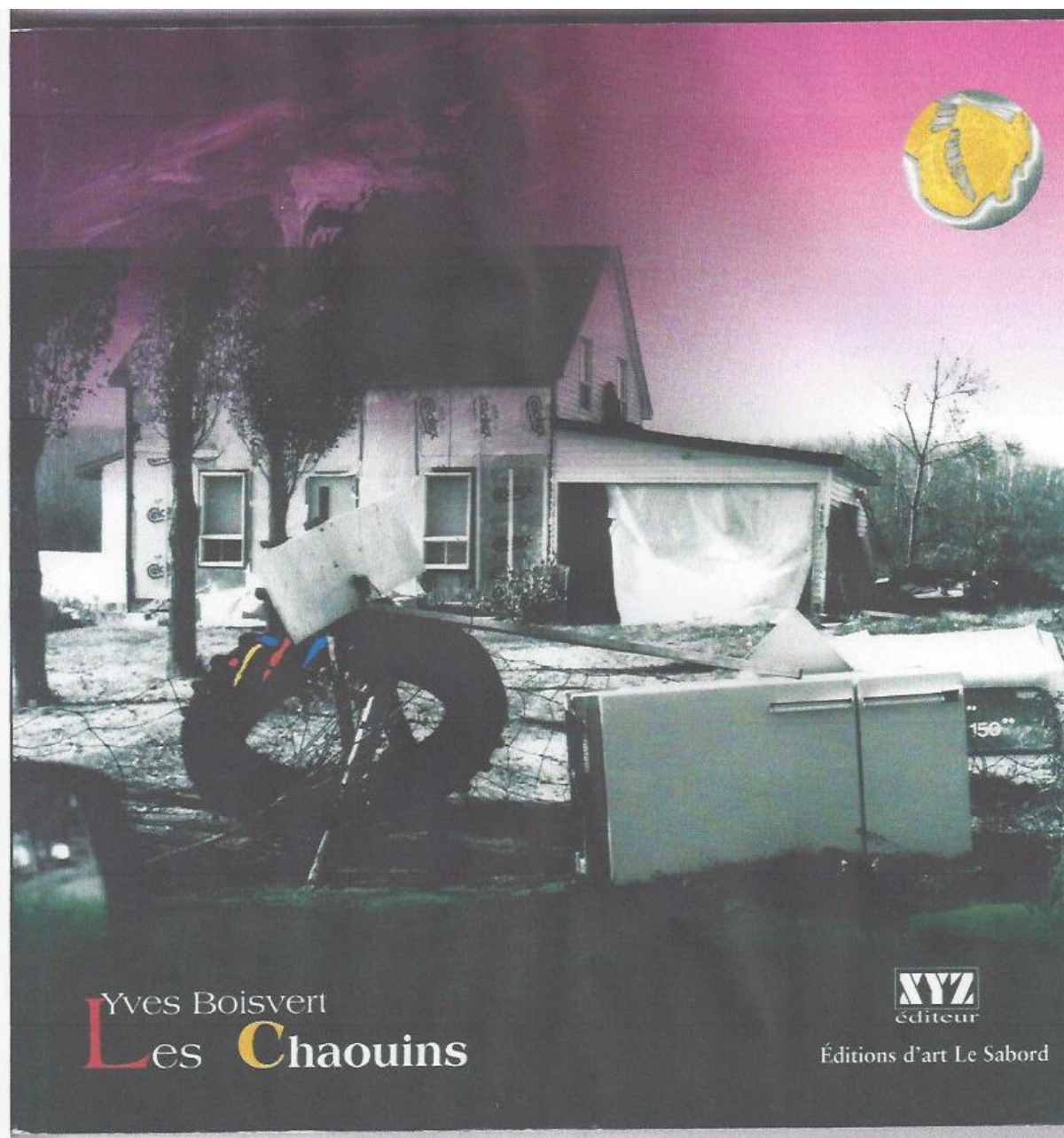
¹⁵ Voir : Michael Wilcox, *L'Ordre d'Orange au Canada*, in : *L'Encyclopédie canadienne*, 2007 [en ligne] <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ordre-dorange>

¹⁶ Jean-François Nadeau, *Les Censeurs*, Montréal, *Le Devoir*, 13 septembre 2021.

¹⁷ Voir : Pierre Desruisseaux, *Dictionnaire des expressions québécoises*. Nouvelle édition. LaSalle (Québec) : Hurtubise HMH, 2003. Coll. « Bibliothèque québécoise ».

¹⁸ Au Québec, un rang est un chemin rural qui suit perpendiculairement les lots d'exploitation agricole. Les rangs sont généralement perpendiculaires aux montées, à une rivière ou à une route.

discipline qu'elle a longtemps enseignée. Leur collaboration artistique a produit, avec la trilogie citée précédemment, une œuvre singulièrement impertinente, décalée et sans équivalent.



Couverture de « Les Chaouins »

Au jour d'aujourd'hui, vivons de riches heures en l'ouvrage rêvé du pauvre. Vous assisterez à la plus édifiante et la plus invraisemblable des traversées de l'autre Amérique en compagnie des déshérités surgis du fond des rangs de campagne : les chaouins. **M**agouas **b**ozos et autres sans-dessein peuplent le tiers-monde de l'arrière-pays où la mentalité minoritaire vaut ce que vaut le territoire : du sable du débris de la rouille. En attendant. **A** la fois recherche ethnographique **C**ronique de voyage **R**ecueil de poèmes et exploration graphique majeure **C**et album révèle une perception inédite des rapports entre le mot et l'image. **C**e livre a la mémoire illettrée. **O**n y soumet que toute aventure créatrice s'écarte des modes esthétiques afin de renouer avec ce qui **d**ans nos origines **N**ous projette au-delà **P**our l'indépendance du verbe et de ses usagers. **S**i on parle moins d'une œuvre que d'un pur **ch**ef-d'œuvre. C'est qu'un combat se perpétue entre l'ordre arbitraire et le souverain désordre.

Bienvenue au XXI^e siècle de l'archaïsme universellement local.



Quatrième de couverture de « Les Chaouins »



Quatrième de couverture de « La Pensée niaiseuse »

Nul ne s'y est trompé puisque, de l'aveu du poète lui-même, ainsi qu'il me l'a confié sur le mode de la boutade, la critique en arts visuels, au Québec, a salué le travail du poète sans dire un mot de celui de l'artiste visuelle, quand la critique littéraire soulignait avec éloge l'inventivité de la graphiste sans dire un mot sur le travail de l'écrivain...! Symptôme révélateur s'il en est d'un malaise dans la lecture et la réception de ces œuvres qui échappent à toute classification académique mais qui inventent un langage parfaitement coulé dans celui de nos sociétés publicitaires et faussement démocratiques pour en décoder les mécanismes de fonctionnement sur des modes plurivoques où le détournement de sens et l'humour conduisent à saper le discours de la propagande sociale et mercantile et les faux-semblants de la société canadienne mais aussi occidentale.

Le honteux tout trempe

Y a pas mal d'annonces de



**à la traîne autour
de la cabousse**

HEIN !

C'est pas de leur faute,
ils n'ont pas pu s'en occuper
aussitôt qu'ils sont sur le bord de commencer
il tombe tout le temps une petite ondée
ça les retarde dans leur ouvrage.

On a de la misère
à avoir du beau temps.

C'est pas tout :
mettons qu'on se penche
qu'on en ramasse
et qu'éreinté de brouchetage
on finit par en venir à bout
qu'est-ce qu'on fait
avec les annonces de liqueurs ?
hein ?

On n'est toujours pas
pour les renvoyer à la compagnie
on va passer pour des méchants bozos
des incompetents
du monde qui se mêle pas de leur affaire
sans compter que
se partir sur quelque chose sans être certain
de pouvoir passer à travers
c'est pas d'avance.
Ca prendrait un genre de plan :
à défaut, restons assis tranquilles.

Une personne
quand elle arrête de jongler,
faut qu'elle grouille :
encore de la violence inutile.

On se garde proche des limbes
en se trouvant pas si pire
si tu compares, mettons, aux vieux pays.



Au bout de trois quarts d'heure
d'intense rêverie

mon Plafat se décide à parler :

« Ça se pourrait qu'Hydro coupe le jus
dans le courant de l'après-midi. »

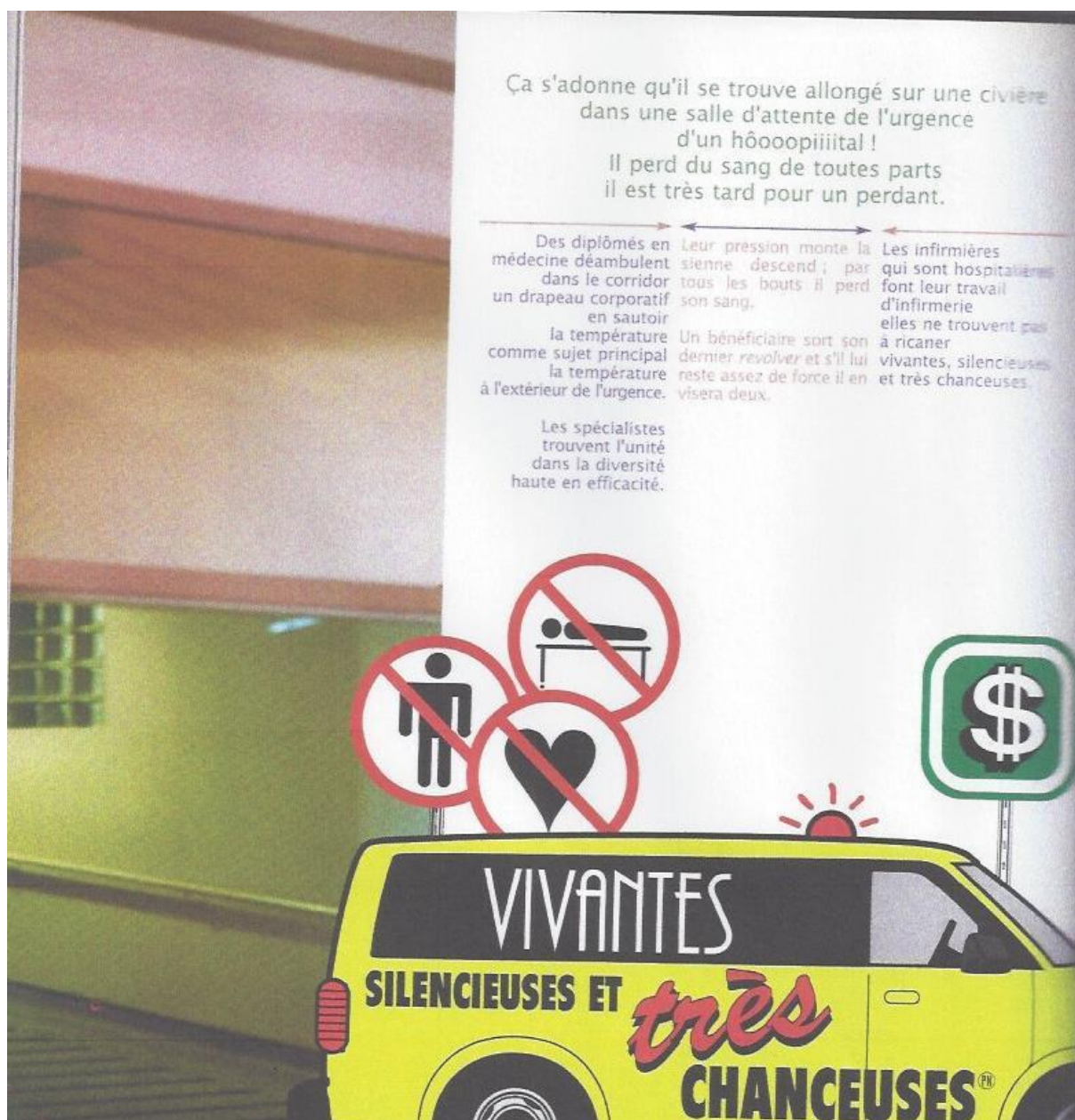
Grozo, la pesance évachée sur une pile de planches
ça le dérange-tu, lui, ce genre de prophétie ?

« Qu'Hydro décolle me passe cent pieds par-dessus la tête
y a rien dans le frigidaire et pas un chat dans la cabane. »

Le chaouin de métier ne donne pas de nom à sa misère
tandis que les énergumènes du complot hydroliâtre
parlent à travers des casques qui les protègent du vide.

Sur la terre de Cain
les Amable Beauchemin sont pas welling à l'ouvrage
c'était rien qu'une vanterie, ça, travailler
une mode patentée pour faire damner le monde
le monde qui court pas à sa perte
vu que ça fait longtemps qu'il l'a dépassée.

« Les Chaouins » - Liqueurs



« La Pensée niaiseuse » - Les soins de santé

« Si l'horrible bouffon / multiplie les relations économiques / avec un boucher dogmatique / il enrichit le boucher / et ceux qui n'ont pas accès à la viande / se mangent entre eux¹⁹. » Dans cette trilogie, Boisvert ne me semble nullement dévier de sa trajectoire initiale, qui a toujours assigné à l'écriture la mission d'augmenter la conscience critique et ne s'est jamais réduite à l'exercice pur et simple de l'esthétique et d'un nombrilisme artistique. Pour celui qui considère que « la grammaire, c'est quand même plus nécessaire à la vie de tous les jours que l'argent²⁰ », que « les poèmes profonds aujourd'hui (...) font chier » et qui affirme que « la poésie est un mime qui ne cadre pas

¹⁹ Yves Boisvert, *La Pensée niaiseuse*. Conception et réalisation graphique : Dyane Gagnon. Trois-Rivières, Éditions d'Art Le Sabord, 2001.

²⁰ Yves Boisvert, *Raisonnements poétiques canadiens*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2021, p. 24. Note liminaire de Bernard Pozier. Texte établi par Bernard Pozier, à partir de la photocopie d'un tapuscrit annoté par Yves Boisvert et daté de mai 1985. Édition réalisée avec l'aimable autorisation de Dyane Gagnon.

avec l'espace qu'on lui accorde », la poésie subsidiée et formatée en vue de sa subsideation est de l'ordre de ce que les surréalistes ont appelé « Lit et ratures », une parole qui se couche pour mieux mériter sa pitance :

(...) On écrit des poèmes obscurs
et très très profonds
volontairement profonds
avec des codes secrets
et des passes de syntaxe pas possibles
à l'usage exclusif des initiés et des infirmes.

(...) L'incompréhensible l'obscur le secret
le compliqué le tortueux l'élaboré le codé
l'inabordable donc
est plus payant en termes de devises canadiennes
que ne l'est le texte sincère québécois démocratique
éducatif culturel honnête informatif correct
quelconque (...) ²¹

L'administration de la culture et des loisirs ne fonctionne pas autrement que l'administration fiscale ou l'administration pénitentiaire : elle a ses propres critères de sélection et de cooptation afin que l'ordre règne. Il écrira encore à ce propos dans un ouvrage qui casse une fois de plus les codes du genre littéraire : « La poésie, ça ne valait ni son encre ni son papier. Tout poème était traduction d'une hantise du paysage, c'est-à-dire complaisance dans la métaphore. (...). À cette époque, la typologie romanesque couvrait la totalité du spectre thématique. De l'autobiographie au roman d'anticipation en passant par le policier, court-circuit avéré, et le récit de mœurs, c'est forcé, il devenait loisible d'introduire n'importe quelle question et l'on trouvait forcément réponse à tout²². » Cette trilogie paraphe de la manière la plus éclatante un chemin littéraire qui a sa pertinence dans l'histoire même d'une littérature de la rébellion. Celle-ci puise ses racines dès le XIX^e siècle dans la revendication d'une identité francophone dans le Canada devenu anglais et l'émergence d'une première série d'œuvres littéraires destinées à fonder cette identité nationale francophone. Elle se poursuit après la Seconde Guerre mondiale avec le mouvement *Refus global*. *Refus global* était un manifeste artistique publié secrètement en 1948 à Montréal par les *Automatistes* aux Éditions Mithra-Mythe. Le mouvement regroupait les peintres Marcel Barbeau, Jean-Paul Riopelle, Pierre Gauvreau, Fernand Leduc, Jean-Paul Mousseau et Marcelle Ferron ; les écrivains Claude Gauvreau et Thérèse Renaud ; les danseuses et chorégraphes Françoise Sullivan, Françoise Riopelle et Jeanne Renaud ; la *designer* Madeleine Arbour ; l'actrice Muriel Guilbault et le photographe Maurice Perron de même que le psychiatre et psychanalyste Bruno Cormier. Le rédacteur du manifeste, Paul-Émile Borduas, remettait en question les valeurs traditionnelles de la société québécoise comme la foi catholique et l'attachement aux valeurs ancestrales, rejetait son immobilisme et cherchait à établir une nouvelle idéologie d'ouverture sur la pensée universelle. Il considérait alors que le surréalisme ne peut

²¹ *Ibidem*, p. 34.

²² Yves Boisvert, *Romans de la poésie*, Montréal : XYZ éditeur, 2005.

coexister avec le dogme religieux et désirait plus que tout se soustraire aux contraintes morales afin d'épanouir sa liberté individuelle. Les fondements du mouvement surréaliste et les outils psychanalytiques constituent les bases idéologiques de l'automatisme. À l'encontre des surréalistes, les *Automatistes* préconisaient cependant une approche intuitive expérimentale non représentative conduisant à un renouvellement en profondeur du langage artistique. Les premières œuvres résultant de ces expériences s'apparentent à l'expressionnisme abstrait malgré l'absence de liens entre les groupes montréalais et new-yorkais. Dans les années soixante, les revues *Liberté* et *Parti pris*, auxquelles nous reviendrons plus loin, poursuivront ce mouvement contestataire, au sein duquel se détache la voix forte de Claude Gauvreau. À la toute fin des années septante, où fait *flores* le slogan *No future*, décennie marquée par l'accroissement dans le monde des tensions géopolitiques et l'émergence déjà du terrorisme, le manifeste de Pozier, Boisvert et Jacob s'inscrit dans la lignée de la poursuite de cette agitation en témoignant du désenchantement d'une génération *post* Woodstock qui constate la faillite des utopies sociales précédentes et porte un regard sans complaisance sur le postmodernisme et les chapelles littéraires de l'époque : « Aujourd'hui, la période dite formaliste baille à son tour ses derniers points de suspension : on a tant écrit sur l'auteur écrivant son texte que le lecteur n'a plus rien à y faire et le scripteur, plus rien à y mettre. Côté contenu, il est désormais évident que toute revendication est inutile et dérisoire tant les structures sont figées et l'indifférence bien entretenue²³. » Dans ce volume collectif *¿ Tilt ! (manifestes 1977-1980)*, dont la publication a été encouragée par Gatien Lapointe, et qui reprend des textes inspirés par une décennie de désobéissance et de contestation révolutionnaire au Québec entre 1968 et 1978, on peut lire de même : « En soixante-dix, c'était encore le temps du pays et de l'amour, même si souvent il s'agissait de l'amour du pays ; en ces temps-là, la parole dominait toujours le crayon ; le discours et la harangue volaient bas, au même diapason, pour le même espoir. Depuis quelques années, après en avoir beaucoup parlé, on a fait don de ce thème-là à quelques politiciens qui, maintenant s'embourbent à ne savoir que faire de la voix qu'ils ont prise²⁴. »

La critique adressée par le duo Gagnon/Boisvert à la société de consommation canadienne dans *Les Chaouins*, *La Pensée niaiseuse* et *Mélanie St Laurent* succède donc au désenchantement d'une révolution avortée et tourne ses armes contre une société hyper-capitaliste en voie de globalisation. À travers les deux premiers volumes, cette œuvre analyse, après l'opposition politique et culturelle qui caractérisait le débat précédent entre anglophones et francophones, et dont témoignaient *Les Poèmes de l'Avenir*²⁵, les deux faces de cette nouvelle exclusion générée par la globalisation : les déclassés et les assimilés économiques, quelles que soient leurs appartenances sociales et linguistiques. Elle fait la synthèse entre les thèmes de l'aliénation sociale, politique et économique. Elle n'est pas déconnectée des textes antérieurs du poète, comme ceux de *Gardez tout* :

Je suis aliéné par un monde satisfait de la vie
aliéné dans un complexe d'intrigues dérisoires
aliéné milliardaire de connaître un homme cheap à mort
je ne vois que mes pieds
et je marche sur moi, impeccable

²³ Yves Boisvert, Louis Jacob, Bernard Pozier, *¿ Tilt ! (manifestes 1977-1980)*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002 ; p. 12.

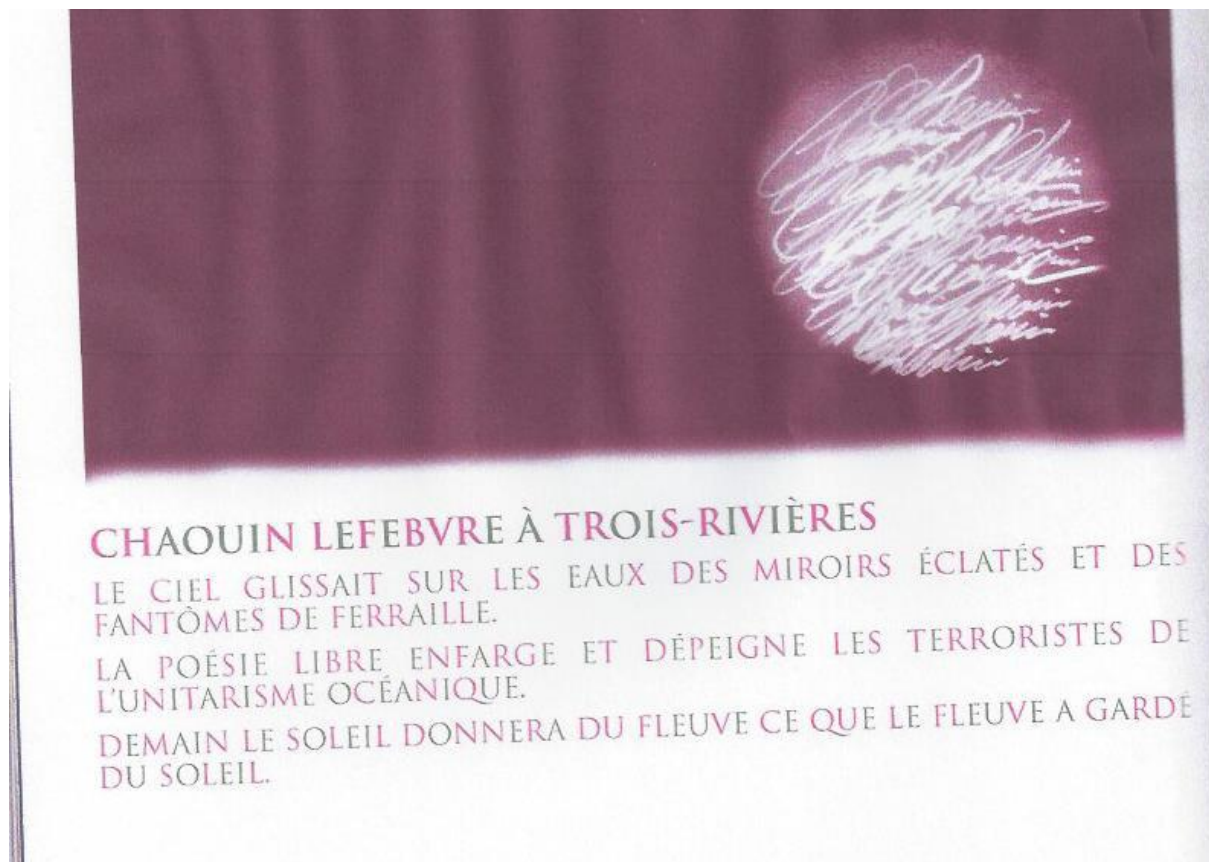
²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Yves Boisvert, *Poèmes de l'Avenir*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994.

universel assujetti, le sujet travaille
il faut que le monde travaille
il faut que le monde avance
le monde s'aime
il faut que le monde soit aimé à mourir

et l'on sait de quelle violence il est capable depuis que la majorité craint pour ses exceptions.

La critique et la conscience socio-politiques sont omniprésentes dès le début dans l'œuvre du poète ; l'écriture épouse la vie et un destin aussi bien individuel que collectif²⁶. Il ne peut y avoir de déréalisation dans l'attitude de l'écrivain, qui est le témoin et le séismographe de son époque. Non plus prophète ou mage mais inscrit au cœur de son temps, il revendique son droit à la conscience et à la liberté d'expression, c'est-à-dire qu'il fait aussi bien de l'actualité et du monde où il vit historiquement autant que de lui-même le matériau de son poème. D'où chez Boisvert, un rejet féroce de toute écriture égocentrée, genrée ou de la tour d'ivoire.



Chaouin Lefebvre à Trois-Rivières

Il manifeste une attention particulière aux phénomènes du *déclassement*, produit et source de violence :

²⁶ Yves Boisvert, *Les Chaouins : paysage d'une mentalité*, Revue *Lettres québécoises*, automne 1987, n° 17.

Un voisin, Plataf, collectionne les bouchons de bouteilles Et jongle à faire des coups-de-Plataf d'un bord et de l'autre Dans le genre : Mettre du courant sur la clôture Quand un enfant parle d'aller pisser ; Placer une litière de chatte en haut d'une porte entrebâillée Sur invitation du notaire à venir manger de la perdrix ; Installer un wire d'acier à 4 pieds au-dessus du chemin dans le bas d'une côte ; Eparpiller des feuilles d'érable sur des planches pourries au-dessus d'un puisard ; Un gars qui s'en attend pas et qui pensait prendre une marche par une claire journée d'été il te prend une méchante débarque! C'est par le fait qu'il faut se rendre utile à d'quoi : ça ou d'autre chose. Faut qu'une personne serve ! *Canadian Tire*, là-bas, empile les marges de profit Les employés de bingos font du temps double ; d'autres revêches s'obligent à aller porter les chiens au chemin pour venir à bout de les faire japper. Se pensant plus fins que la moyenne les directeurs de compagnies d'assurance détruisent la vie des nouveaux mariés Sur des perrons d'hôtels de ville. Vonnette, Plataf et Grozo ont pas à bâdrer avec une risée pareille Aussi bien caler un gallon de vin en rotant du bléinde à la face ahurie des fidèles massés aux balustres pisser dru dans les quenouilles aux lunaïsons obsessives Où y a un homme qui travaille au sciotte En attendant que le frimas passe au travers des murs Et que les boss de l'univers baissent le bras de la boîte de courant.

Cette critique et cette conscience socio-politiques ont pour trait commun quelques thèmes essentiels dont celui du rapport à *l'autre* et *aux périphéries* me semble particulièrement émerger. Le rapport à *l'autre* d'abord. Toute communauté exerçant une forme d'impérialisme et de domination à l'égard d'un autre ensemble opprimé, ou toute communauté ou tout individu présentant un double visage en fonction des circonstances et de ses intérêts comme en témoigne son poème *L'Autre* : « On respecte tous les choix / dans tous les discours de tous les autres/quand tous ces choix dans tous les discours / se posent et se proposent / dans l'entier respect de ses droits / à défaut de quoi / ne reste plus que la tolérance à ce qui, ailleurs, / serait qualifié d'intolérable/et daté et quantifié²⁷. » Mais aussi *La Pensée niaisense* qui fait suite aux *Chaouins* et qui est « ce que l'autoroute est au rang de campagne ; le bungalow de famille à la cabane à wâbo ; l'assimilation à la différenciation ». Le rapport aux *périphéries* ensuite : il n'y a de périphérie que par rapport à un centre hypothétique et il s'y joue une dialectique sur plusieurs plans, ce dont témoigne la mise en page même du premier texte des *Chaouins*, *Nos bêtes*. Quand « la vie chaouine s'étale dans le délabrement », *la pensée niaisense* est la marque distinctive d'une « servilité intégriste inégalable ». Assimilation ou différenciation sont ainsi les deux faces d'une même farce : « En attendant que les terroristes du commerce mondial en aient vraiment pour leur argent, tous les poètes naissent, vivent et meurent inégaux. » Ce rapport à l'autre possède des dimensions éthiques, politiques, historiques mais aussi esthétiques. Qui dit rapport à l'autre dit en effet en même temps rapport à la différence, à l'analyse des processus d'exploitation, qu'elle soit économique, sociale, culturelle ou linguistique. D'un point de vue linguistique précisément, Boisvert mêle à son français des locutions et expressions d'un langage populaire, le joual. Non pas aussi systématiquement que des romanciers comme Réjean Ducharme ou le dramaturge Michel Tremblay, qui sont passés maîtres en la matière. Le style de Boisvert n'est pas non plus linguistiquement régionaliste comme celui de Victor Lévy-Beaulieu, inspiré par la région de Trois-Pistoles et de l'île aux Basques. Boisvert recourt au langage populaire

²⁷ Yves Boisvert, *L'Autre*, Cap-de-la-Madeleine, Editions Cobalt, 2001. Coll. *Explosante/fixe* ; 2. Exemplaire numéroté et signé.

dans la mesure où ce langage fait partie des *cultures périphériques*, donne une valeur d'authenticité à son parler poétique et s'oppose, à l'intérieur d'une langue française standardisée, aux valeurs d'une identité nationale fantasmatique. Le joul, parlé par une majorité de Québécois des classes populaires, pose toutefois un problème en matière de réception des œuvres littéraires qui l'intègrent partiellement ou complètement dans leur système d'expression, soit parce qu'il témoigne d'un régionalisme avéré ou revendiqué, soit parce qu'il est incompréhensible pour les lecteurs des autres pays francophones :

Qu'est-ce que le joul exactement ? Pour André Laurendeau, le joul est un jargon, un langage vulgaire dont la caractéristique est d'être fortement anglicisé. (...) Symptôme d'un mal plus général, le joul est presque toujours considéré de façon péjorative. On le rapproche plutôt d'une forme de blessure propre au Canadien français, symbole d'une humiliation collective que l'on souhaite révéler au grand jour comme pour l'exorciser. Comparé par certains au créole, accolé surtout aux classes populaires et à la vie urbaine, le joul n'a pourtant pas de frontières précises. Il participe directement à la prise de conscience historique de l'ensemble de la société canadienne-française. Derrière le débat linguistique se trouve donc un problème politique. À partir des années 1960, il devient impossible de parler de la langue sans évoquer le sentiment d'aliénation nationale. L'écrivain se trouve presque inévitablement entraîné sur le terrain politique, la langue étant toujours un indicateur de la position de classe de chacun. (...) ²⁸.

L'importance de la question de la langue et de ses particularismes est singulièrement illustrée dans le plus récent livre publié à titre posthume : « (...) les particularités lexicales sont des microbes que les langues nationales pourchassent pour le compte des différents impérialismes de l'âme. Qu'est-ce que l'âme ? C'est tout ce qui se fait et qui n'est pas du domaine des œuvres. C'est des poumons qu'on met dans des pieds pour réapprendre à marcher à même les falaises²⁹. » L'impérialisme politique ou la dominance économique sont des facteurs d'éradication des parlers périphériques. La culture standardisée et sa langue de bois, de leur côté, s'opposent à la singularité et concourent à l'éradication du poétique :

Les poètes baisent la langue par amour de la langue, pour cette nuance infime qu'elle fait s'ajouter à l'inertie, quand tout semble pris en bloc dans l'insondable néant des choses. Il baise la langue et la langue le baise. Le néant se remplace à mesure que, s'en servant, on en éprouve la désuétude. Au poète le poids des mots ne vaut rien. Au contraire, il voudrait passer d'un mot à l'autre comme par magie et voir une page écrite comme on voit s'éloigner un mur face auquel tout était à perdre. Il ne veut pas parcourir le chemin, le dédale ou le désert pour en savoir un peu plus long sur la merveille ou la saloperie ; non, il ne veut pas en savoir plus long, il en sait toujours déjà trop sur tout. Il lui arrive de prendre la foule pour un désert mitraillé par des monstres venus des lointains espaces intérieurs auxquels personne ne croit.

²⁸ Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Narout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2014, p. 456-457.

²⁹ Yves Boisvert, *Raisonnements poétiques canadiens*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2021, p. 18. Note liminaire de Bernard Pozier. Texte établi par Bernard Pozier, à partir de la photocopie d'un tapuscrit annoté par Yves Boisvert et daté de mai 1985. Édition réalisée avec l'aimable autorisation de Dyane Gagnon.

La foule prend la langue pour un fait. Or, elle n'est pas un fait. (...) À la différence des autres, le poète monte en épingle ce que tout le monde règle à l'amiable. (...) Il lui arrive de changer la nature d'un mot à des fins personnelles et de détourner le sens d'un énoncé afin d'échapper aux sanctions qu'une utilisation normative de l'énoncé ne manquerait pas d'enclencher³⁰.

À partir de ce thème crucial, Boisvert construit un système d'expression et de réflexion cohérent d'un bout à l'autre de son travail d'écriture et de pensée, celle-ci étant inspirée par le travail mené par les revues *Liberté* et plus encore *Parti pris* en faveur de l'indépendance du Québec, de la revendication d'une littérature québécoise et non plus dès lors canadienne-française, de la laïcité et du socialisme. Ces combats ont sombré dans un univers social standardisé lorsque Boisvert fait son entrée sur la scène littéraire du Québec. L'autonomie accordée à la Province au sein de l'État fédéral a court-circuité la révolution indépendantiste : plusieurs référendums successifs déboucheront en effet sur un vote majoritaire en faveur du maintien du Québec au sein du Canada. C'est aussi à ce contexte que fait référence *¿ Tilt ! (manifestes 1977-1980)*. À ces thèmes fondateurs des revendications autonomistes, Boisvert ajoute une critique radicale de la société capitaliste et de la dictature de la réclame et des affaires, qu'elles soient canadiennes ou québécoises. Ce nouveau contexte sociétal d'assimilation produit ses propres résidus d'exclusion, notamment en matière d'éducation et de culture dont témoigne le modèle petit-bourgeois de la société du bungalow :

Pendant qu'à bout de bras entre les haies du quadrilatère les géniteurs poussaient leur tondeuse superbe ! Des cliques d'ados aux flancs creux, le fourçat descendu aux genoux avec de la misère à placer un mot devant l'autre eux autres là ils sont pleins d'eux-mêmes tant et si mal qu'il n'y a plus de place pour autre chose. En quelque part, sont fullvides³¹.

En questionnant dans sa trilogie le discours imaginal capitaliste du Comte d'Hydro, métaphore de la facture d'électricité des ménages québécois³², Boisvert torpille par l'image une société de l'image. Il utilise les armes mêmes de l'exploiteur pour le démasquer :

Heureusement pour lui la salle était vide. Nonobstant la mascarade injurieuse des lisières esthétiques, le jour où les illuminés obligatoires du chiffrage imputable au maintien de la névrose administrative comprendront, auront compris, admettront avoir compris que rien n'est moins réaliste que cette comptabilité d'opérette, prophétisons qu'à rebours d'une oppression concussive naîtra une nouvelle alliance entre les moutons en devenir-loups et les loups nés nature. On appréciera dès lors cette excrétion viandeuse régurgitée dans l'assiette fiscale³³.

³⁰ Ibidem, p. 19-20.

³¹ Yves Boisvert, *La Pensée niaiseuse*. Conception et réalisation graphique : Dyane Gagnon. Trois-Rivières, Éditions d'Art Le Sabord, 2001.

³² Le compte d'Hydro (fam.) est la facture que cette société d'État québécoise responsable de la production, du transport et de la distribution de l'électricité au Québec adresse à ses clients. Fondée en 1944, son unique actionnaire est le gouvernement du Québec.

³³ Yves Boisvert, *Les Chaouins*. Conception et réalisation graphique : Dyane Gagnon. Montréal, XYZ éditeur ; Trois-Rivières, Éditions d'Art Le Sabord, 1997.

Le thème de la domination et de l'exploitation n'est pas abordé seulement du point de vue économique ou culturel. Dans un livre comme *Bang !* écrit au lendemain des attentats contre les *Twin Towers* à Manhattan le 11 septembre 2001, le poète pose la question : « *L'autoritarisme serait-il une source de terrorisme ?* » Ces poèmes pamphlétaires sont écrits depuis le point de vue du dominateur : « Alors, à l'heure passablement matinale / où l'on aligne des colonnes d'impostures chiffrées / Bang ! / mes anciens élèves reviennent défoncer mes écoles // je suis bien obligé de traquer / qui me défie / qui me fait peur / qui me fauche des joueurs / partout sur la Terre / que voulez-vous³⁴ ? ! » Ils font appel à des images coup-de-poing, au sarcasme, à l'ironie, à des procédés stylistiques destinés à susciter chez le lecteur une réflexion sur l'hégémonie des puissants et la réaction que celle-ci provoque chez les opprimés. Sans exagérer outre mesure, en suivant la réflexion poético-politique de Boisvert, on pourrait tisser un lien logique et symbolique entre le *Projet Manhattan*, celui de la construction de la première bombe atomique que les USA larguèrent en 1945 sur Hiroshima et la destruction du WTC à *Manhattan* par Al Qaida un demi-siècle plus tard, version *cheap* d'une apocalypse programmée. Le poème *L'Autre*, précédemment publié en édition limitée chez Cobalt, clôt ce recueil en contextualisant cette réflexion sur les rapports de dominance au sein de la société canadienne, en zoomant du global (l'Occident) au particulier (le Canada/le Québec).

Yves Boisvert, dit le critique Réjean Bonenfant, dans une chronique datée du 7 décembre 2000, est comparable aux anges *vagabonds* décrits dans son roman du même nom par Jack Kerouac³⁵. Sorte de moine égaré « dans la foulditude » et faisant partie d'« une diaspora du rêve et du désir » à laquelle appartiennent selon lui d'autres écrivains comme Allen Ginsberg, Denis Vanier, Charles Bukowsky, Antonin Artaud... toutes personnalités irréductibles, rebelles définitivement : « Ça s'est crêpé le chignon. Ces gens-là ça mange avec leurs doigts, chacun jouant le rôle du Christ, à tour de rôle. Et puis ça ne s'assoit pas, ces gens-là. Ça ne se met pas à genoux non plus. Avec eux, j'ai lentement appris à vivre debout », écrit le chroniqueur³⁶. Et Réjean Bonenfant de citer cet extrait d'entrevue accordée à l'éphémère revue *Nouaison* par le poète des « Peaux aliénées », afin de comprendre les ressorts biographiques qui font un destin :

J'ai été étranger au monde pendant les premières années de ma vie ; j'ai eu un accident et j'ai été biologiquement considéré comme mort par la médecine. Ce n'est que par miracle que finalement je suis ressuscité à l'âge de trois ans. Le curé, les sœurs, les frères, les pères, les parents catholiques et campagnards des familles avec lesquelles je vivais ont dit que pour payer ma dette aux divinités qui m'avaient sauvé, je devais avoir une vocation. J'étais destiné à devenir missionnaire en Afrique. Il fallait que je paie de ma vie. Cette vocation s'est transformée en vocation d'écriture ; c'est une réponse à un appel qui ne vient pas de la société.

³⁴ Yves Boisvert, *Bang !* Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, p. 49.

³⁵ On s'en référera à un film récent inspiré de la biographie du poète, le premier long métrage du réalisateur québécois Yan Giroux (2018), avec dans les rôles principaux Martin Dubreuil et Céline Bonnier : https://quebec.huffingtonpost.ca/2017/10/28/les-chaouins-celine-bonnier-et-martin-dubreuil-reunis-au-grand-ecran_a_23259237/

³⁶ Sur Yves Boisvert, d'autres témoignages en vidéo via les liens suivants :

<https://www.youtube.com/watch?v=CLcqofgxnTg>

<https://www.youtube.com/watch?v=Yofk2wjxLc>

<https://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/12239/sur-les-traces-d-yves-boisvert>

Cette vocation qui est devenue une œuvre, une voix qui compte, a été saluée par beaucoup. Quelques textes disent assez que cette œuvre n'est pas séparable de l'homme qui lui a donné sa voix : « Personne ne fermera la gueule à un homme libre, encore moins à un poète. « Rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans la tronche ». Quoi de plus normal pour un être qui vient de L'Avenir, chargé de la mémoire implacable du passé et toujours prêt à haranguer la mollesse de nos présents » écrivait le poète José Acquelin. Et le critique Pierre Nepveu ajoutait : « Il parle de lui-même et c'est aussi mélancolique qu'écœuré, aussi doux que violenté. Il parle en nous gueulant nos quatre vérités, quand nous sommes des bouffons et des incapables. Il nous met le nez dans la merde et, l'instant d'après, il nous ouvre un ciel d'étoiles. Je n'en sais pas davantage, mais c'est bien assez. Quand Yves Boisvert me parle, je sais que c'est en vrai poète ». Un des témoignages les plus éclairants sur l'œuvre et sur l'homme est à trouver dans un entretien accordé par le poète à Gérard Gaudet³⁷. Le poète confie qu'il a « un rapport physique, épidermique même, au monde. Je suis en guerre et cette guerre, je l'exprime sous forme de course qui ne mène nulle part et qui est une pure perte d'énergie. (...). Moi, je ne consomme pas la vie, je la dépense. Je suis en état de perte constante ». Ses racines sont doubles, comme est double l'identité politique et socio-culturelle du Canada, qui a aussi fait œuvre d'amnésie quant à ses populations autochtones. Elles sont de la campagne et de la ville, des Cantons-de-l'Est et de la Mauricie, de la montagne et de la plaine, qu'il fréquente alternativement : « C'est anthropologique. Je ne pourrais passer cinq ans sans voir le lac Mégantic, la rivière Saint-François et le centre-ville de Sherbrooke. Mais j'ai besoin de la plaine parce qu'il est difficile de toujours se battre contre les montagnes, les buttes. » Pour Yves Boisvert, « il n'y a pas un seul mot qui mérite d'être dit si ce mot ne contient pas à la fois sa propre vie et sa propre mort. » Il ne fait pas de *littérature* et réfute que l'on puisse être un professionnel de la poésie, qui est fondamentalement un art de l'ordre de l'urgence et d'une intensité maximale. Il admire l'instantanéité, le non-retour dans la peinture automatiste d'un Borduas. Ce sentiment d'urgence est aussi perceptible dans le domaine de la parole et de la langue pour un poète d'une communauté québécoise francophone susceptible d'être *avalée* par un État majoritairement anglophone. Boisvert est aussi fondamentalement de l'arrière-pays, « de l'autre côté de la track ». L'âme chaouine, qu'il a su si bien dépeindre, « c'est le refus du pouvoir, le refus de la domination sous toutes ses formes, le refus de l'autorité, le refus de participer à quelque chose de constructif dans la vie. C'est le refus de se faire avoir, le refus de se faire embarquer, de se faire exploiter. » S'il a su si bien dépeindre dans toute son œuvre et particulièrement dans *Les Chaouins* le milieu des déshérités et des laissés-pour-compte, avec une vérité ethnographique qu'il convient de souligner, c'est que ses racines plongent dans cette catégorie de la population. Là encore, sur le plan de son histoire personnelle, le poète habite une double identité :

Je ne viens pas du centre-ville. Je viens de l'arrière-pays. J'ai été élevé dans les parages où les touristes ne passent pas. J'ai été bien éduqué, mais j'ai été déshérité. (...). Je voulais montrer le pas-montrable. Je voulais créer un équilibre entre ma brève carrière universitaire et mes origines de pauvre. (...). Le milieu d'où je viens, c'est celui des coureurs de bois, des braconniers, des ramasseurs de n'importe quel truc qui traînait, des patenteux. »

³⁷ Gérard Gaudet, *Yves Boisvert, le guerrier absolu*. In : *Exit, revue de poésie*, Montréal, Éditions Gaz moutarde, 2001, n° 24, p. 70-75.

Bruno Roy célébrait enfin le poète dans ce fort portrait :

Son écriture : là réside si peu son conformisme. Là où une fureur délinquante, sur un fond de siècle désabusé, versant de celui qui commence, donne la parole au polémique. Là bourlinguent sur des routes désespérées des métaphores déchirées par des envies combinées de violence et d'amour. Dans l'état brut de l'indignation, le poète blessé mais toujours vivant, cherche son chant. Son cri de Chaouin — la voix des autres déshérités — porte la justice au bout de ses bras.

Cette justice-là repose sur un profond sentiment d'humanité, sur un respect équivalent de chaque individu, car nous sommes tous confrontés en définitive au même problème : celui de la survie, celui de la finitude, celui de l'exploitation. De quel côté sommes-nous ? À cette échelle-là, il importe de bien noter, comme le poète nous y invite dans l'un des poèmes de *Bang*, que « certains ont tendance à oublier qu'une personne morte égale n'importe quelle autre personne morte ».



Yves Boisvert, 1^{er} Festival international de la Poésie, Namur, 1999.

Mais pour compléter cette lecture existentielle, pensons aussi que, du côté de la vie, comme Boisvert nous le souffle dans *Gardez tout*, « la poésie c'est un peu la liberté / et on n'est pas obligé de suivre les règles à la lettre / sans ça, on serait tous pareils semblables équivalents / et ça prend une petite différence de temps en temps ». Yves Boisvert me manque.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Éric Brogniet, *Yves Boisvert (1950-2012) : une conscience critique* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>